

PETITE REVUE
DU
TIERS-ORDRE
ET DES
INTERETS DU CŒUR DE JESUS

*Publiée par la Fraternité du Tiers-Ordre franciscain de
Montréal.*

Avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

VOLUME CINQUIÈME



MONTRÉAL
EUSÈBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS
1888

Petite Revue du Tiers - Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. V

MONTRÉAL, FÉVRIER 1888

No 1

CINQUIÈME ANNÉE DE LA PETITE REVUE DU TIERS-ORDRE ET DES INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS.

Nous commençons avec ce numéro notre cinquième année d'existence. A cette occasion, il est de notre devoir et nous ressentons le besoin de remercier toutes les personnes qui, par leur zèle, ont contribué au succès de notre œuvre. En premier lieu, nos confrères tertiaires ont rivalisé pour augmenter le nombre de nos abonnés. Nous n'attendions pas moins d'eux, et nous les supplions de redoubler d'ardeur pour propager partout notre Revue. C'est leur propre intérêt qui est en jeu. Car, n'est-il pas vrai de dire que la gloire de N. S. P. S François, et celle de ses ordres, surtout du Tiers-Ordre, est la gloire de chacun de ses enfants, et que par suite, les intérêts du Tiers-Ordre sont intimement liés à ceux de chacun des tertiaires de notre Fraternité. Tous doivent donc travailler sans relâche à nous procurer de nombreux abonnements. Ils en seront récompensés par le mérite qui leur reviendra d'avoir fourni à leurs frères, l'occasion de se nourrir des saines doctrines de la religion catholique, des bons principes du Tiers-Ordre, et des règles de sanctification de saint François.

NOUVELLE ÉGLISE .

POUR LE TIERS-ORDRE, À MONTRÉAL

Plusieurs fois déjà nous nous sommes fait l'écho des plaintes légitimes des frères et sœurs de notre fraternité, et même de nombreux fidèles, contre l'exiguïté de notre chapelle. L'assistance à nos fêtes et à nos réunions ordinaires, est chère à plus d'un chrétien, qui, pour des raisons souvent légitimes, n'ont pu encore se faire recevoir tertiaires de S. François d'Assise. Notre règle est sévère

•

sur la régularité à assister aux assemblées mensuelles, et l'on se rappelle que l'an dernier, le discrétore a dû faire un règlement plus sévère encore, menaçant d'expulsion ceux qui, sans raison légitime, prolongent trop longtemps leur absence.

D'un autre côté, la fraternité s'est trouvée en présence de ce pénible fait : notre chapelle est beaucoup trop petite. Les tertiaires mêmes ne peuvent tous y trouver place aux jours des absolutions générales ou des neuvaines. Il fallait donc à tout prix se procurer une autre église, sans cela, il y aurait de regrettables entraves au bien de notre fraternité. Ce projet est depuis longtemps à l'étude. Nous sommes enfin heureux d'annoncer à nos lecteurs que le discrétore, avec l'approbation de Monseigneur l'archevêque, s'est activement mis à l'œuvre. Il a été décidé de vendre notre chapelle actuelle et d'en bâtir une plus vaste et plus appropriée au Tiers-Ordre.

Nous faisons un chaleureux appel à tous les tertiaires, frères et sœurs, les priant de redoubler de zèle pour la collection des fonds nécessaires. Nous sollicitons également l'aide de tous les fils de S. François, des amis de notre fraternité et de nos lecteurs. Nous recevrons tout, de quelque nature que ce soit, quelque modique que le don puisse être.

Par une décision du discrétore, toute personne qui contribuera à cette bonne œuvre aura droit aux mérites des bonnes œuvres de la fraternité.

Nos lecteurs savent déjà que l'an dernier, il a été créé un fonds spécial destiné à notre nouvelle église. Nous donnerons prochainement un compte rendu du succès de la collection.

Mais nous devons ici rendre un témoignage public de reconnaissance aux sœurs de notre fraternité pour le zèle et le dévouement infatigables qu'elles ont montrés pour cette œuvre.

Dans le cours de l'année 1887, au moyen de souscriptions à cinq centins par semaine qu'un chef de dizaine collectait, et avec l'aide de quelques rafles ou autres pieuses industries, elles ont fourni au fonds spécial la somme de \$1,419.39. Avec un pareil dévouement, N. S. P. saint François aura bientôt dans Montréal, une église convenable. Qu'il en tienne compte à ses filles et leur rende au centuple ce qu'elles font pour lui !



PRATIQUES CHRÉTIENNES

MOYENS DE SANCTIFICATION.

Le carnaval touche à sa fin. Grâce en soient rendues à Dieu, dans notre ville il n'a pas été aussi bruyant que les années dernières. Nous n'avons pas eu les fêtes ordinaires du carnaval, par conséquent, beaucoup moins d'occasions d'offenser Dieu; que de jeunes personnes ont ainsi conservé plus pur leur honneur, elles entreront plus chastes, moins distraites dans le saint temps du carême; que de jeunes gens ont également pu échapper aux atteintes du démon de l'intempérance, de la luxure, du blasphème et de l'injustice.

Ce n'est pas que le carnaval n'a pas eu, cette année comme d'habitude, ses dangers. Dans ces jours de fêtes et

de plaisir on oublie trop les dangers qui nous environnent de toutes parts. Méditons donc cet avertissement de l'Esprit-Saint : *Qui s'expose au danger y périra.*

LA PURIFICATION.

Cette fête se trouve au milieu du carnaval, comme une oasis au milieu du désert, où les pauvres voyageurs fatigués de la roue, harcelés de fatigues, et en danger de périr trouvent un refuge, un lieu de repos et peuvent y puiser de nouvelles forces pour continuer leur voyage.

La fête de la Purification présente trois mystères, dont il importe de s'appliquer les fruits. Dans l'ancienne loi, les femmes, après leurs couches, attendaient, pour aller au temple, quarante jours s'il leur était né un fils, et quatre-vingts si c'était une fille. Elles devaient offrir à Dieu un agneau et une tourterelle, ou, si elles étaient pauvres, deux tourterelles. La sainte Vierge, étant devenue mère par l'opération du Saint-Esprit n'était aucunement obligée à cette cérémonie ; elle s'y assujettit néanmoins, parce que les Juifs ignoraient qu'elle avait conçu d'une manière miraculeuse, et parce que, voulant cacher son auguste qualité de Mère de Dieu, elle se comporta à l'extérieur comme les femmes ordinaires. On voit dans cette conduite, la différence qu'il y a entre les orgueilleux et les humbles... Si l'enfant était un premier-né, comme par la loi il appartenait au Seigneur, la mère devait donner cinq sicles pour le racheter. Marie présenta donc Jésus au temple pour l'offrir au Seigneur par les mains du prêtre, et donna les cinq sicles *pour racheter le Rédempteur!*..... Enfin le saint vieillard Siméon annonça à Marie ce qu'elle aurait à souffrir au sujet de ce Fils bien-aimé. Marie écouta en silence ces terribles prédictions et se soumit aux ordres du ciel. Cette fête s'appelle aussi la *Chandeleur*, à cause des cierges qu'on offre en ce jour au Seigneur.

On bénit et on tient les cierges allumés pendant l'office de ce jour, spécialement : 1o pour représenter le feu de l'amour sacré qui doit embraser nos cœurs et en bannir tout mélange de feu étranger, tel que serait celui des diverses passions que produit la concupiscence ; 2o par là, nous honorons encore Jésus-Christ, qui est la lumière véritable et qui n'est venu au milieu de nous que pour dissiper nos ténèbres spirituelles ; 3o pour nous rappeler l'obligation où nous sommes d'être, à l'exemple de notre

divin Maître et Modèle, par nos bonnes œuvres, la lumière du monde.

Ce serait insulter le Seigneur que de lui offrir, en union avec Jésus-Christ, un cœur partagé entre son amour et ce'ui des créatures, en un cœur infecté de quelque souillure volontaire

Examinons s'il n'y a point en nous quelque réserve secrète pour le monde et pour ses faux biens, et sacrifions-la.

Demandons au Dieu tout-puissant et éternel, que, comme son Fils unique a été aujourd'hui présenté dans son temple, revêtu d'une chair semblable à la nôtre, nous nous présentions à lui avec la pureté de cœur et d'esprit qu'il demande de nous.

LE MERCREDI DES CENDRES.

Le premier jour du Carême, nommé par les Pères *tête du jeûne (caput jejunii)* fut dans tous les temps distingué par une dévotion et une solennité particulières. C'était l'usage autrefois de commencer, ce jour-là, un cours de pénitence canonique. L'évêque, accompagné de son clergé, ouvrait ce cours par des prières, et mettait des cendres sur la tête des pénitents : de là est venue la cérémonie de mettre des cendres sur le front des fidèles le premier jour de Carême, comme un emblème ou signe extérieur de la consécration intérieure de nos âmes aux exercices de la pénitence. Ce n'est point une coutume superstitieuse, mais une pieuse cérémonie, pratiquée par l'Eglise dès les premiers temps du christianisme, et recommandée par l'exemple des patriarches et des prophètes. La poussière et les cendres sont également l'emblème de la destruction et de la mort. L'Eglise les emploie en cette occasion pour nous rappeler que nous sommes mortels, comme on peut le voir par les paroles saintes dont le prêtre accompagne cette cérémonie : "Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière." Saint Basile définit la vie chrétienne une perpétuelle méditation de la mort, vu qu'elle est une continuelle préparation à ce passage effrayant, qui doit être sans cesse présent à notre esprit.

Pensons à la mort, parce que : 1o cette pensée salutaire bannira de notre cœur l'amour du monde, et nous rendra insensibles à son vain éclat et à ses faux plaisirs ; 2o et nous aurons la componction dans l'âme, nous aurons hor-

reur du péché, nous ne consentirons jamais à le commettre; 3o et l'approche de notre dernière heure sera pour nous moins redoutable, et nous nous détacherons maintenant par vertu de ce qu'elle nous fera un jour quitter par nécessité !

LA PÉNITENCE.

La pénitence doit répondre à la gravité du péché. Le repentir ne consiste pas en paroles, mais en faits. Il faut que nous considérions de quelle hauteur nous sommes tombés et que nous nous croyions sur le bord des ténèbres éternelles que nous avons encourues. Une fois convaincus que le pécheur ne peut éviter le feu de l'enfer que par un regret sincère de ses fautes lavées dans le sang de Jésus-Christ, nous nous trouverons heureux de pouvoir échapper à des tourments éternels par des travaux, des châtimens et une affliction passagère.

Ce n'est point tant la lettre de la loi du jeûne qu'il faut observer, que l'esprit. Des motifs plausibles peuvent nous exempter du jeûne, aucun ne peut nous dispenser de la mortification.

Si nous avons véritablement l'esprit de l'ordre de la pénitence, et si nous sommes bien les disciples de cet admirable saint François, dans la chair duquel Jésus-Christ imprima les plaies de sa passion pour enflammer la charité d'un monde refroidi, c'est avec joie que nous verrons le Carême : car il nous donnera l'occasion de pratiquer la pénitence. Nous embrasserons donc toutes les austerités que l'Eglise demande de nous en ces jours d'expiation, nous rappelant qu'il nous faut user plus modérément de la parole, de la vue, de la nourriture, de la boisson, du sommeil; renoncer entièrement au jeu, à l'oisiveté, aux plaisirs, aux réunions; et pratiquer abondamment la prière, le jeûne, l'aumône, la mortification, la charité, l'amour envers Dieu et le prochain.

RÈGLES POUR FAIRE UN BON CARÊME.

Comment faire mon carême ? Voilà une question que beaucoup se feront après que le prêtre, plaçant un peu de cendre sur leur tête, leur aura dit ces terribles paroles : *O homme ! souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.*

Eh bien ! observez les règles suivantes et vous aurez fait un bon carême.

1. LE JEÛNE ET LA MORTIFICATION.—Pouvez-vous jeûner ? Voyons, devant Dieu, le pouvez-vous ? —Non.—Pour

quoi?—Un léger mal de tête, un tiraillement dans l'estomac, un peu de faiblesse, une idée imaginaire que le jeûne pourrait vous rendre malade, vous fatiguer, vous faire maigrir, vous faire pâlir, vous avez été malade autrefois, vous n'avez d'appétit que le matin, c'est votre meilleur repas, vous vivez avec des protestants, des impies, des libres-penseurs et ce serait une singularité.—Sont-ce là vos raisons ou d'autres semblables? Elles ne valent rien. Jeûnez ou vous péchez mortellement. Mais, si vous en avez d'autres et que votre confesseur les trouve bonnes, alors, ne jeûnez pas. Si vous ne jeûnez pas, il vous reste l'obligation de vous mortifier, sur ce point il n'y a pas de dispense. Voici quelles seront vos mortifications : 1o ne donnez aucune soirée, si simples, si modestes qu'elles soient, et n'assistez à aucune sous aucun prétexte, pas plus à la mi-carême qu'avant ou après; 2o à plus forte raison, point de bals, théâtres, glissades, excursions ou autres genres d'amusements; 3o abstenez-vous de toutes boissons enivrantes et n'entrez dans aucune auberge sans nécessité; 4o gardez le silence, quand vous n'êtes pas obligé de parler; 5o baissez vos regards, n'observez que ce qu'il vous faut voir; 6o retranchez un peu de votre sommeil; 7o ne restez jamais à rien faire. Vous pouvez à volonté ajouter à ces mortifications, tout en restant dans les bornes de la sagesse.

2. L'AUMÔNE.—Faites l'aumône, c'est un moyen de racheter vos péchés. Si vous n'appartenez déjà à une confrérie de charité : la Saint-Vincent de Paul, par exemple, profitez de ces temps de misères pour y entrer, vous ferez ainsi des aumônes avec sagesse.

3. LA PRIÈRE.—S'il vous est possible, assistez à la messe tous les matins, ce serait un trésor pour vous; si vous ne le pouvez, ni allez que les mercredi, vendredi et samedi; si c'est impossible, assistez-y tous les matins en esprit, vous figurant que vous êtes présent et adorant Dieu comme si vous y étiez.

Le dimanche, soyez ponctuel à la messe, vêpres, aux instructions et autres exercices communs.

Faites tous les jours une lecture pieuse, autant que possible à haute voix au milieu de la famille.

Prenez la résolution de mieux faire vos exercices ordinaires de dévotion.

Observez ces conseils, et vous aurez réellement pratiqué la pénitence et fait un bon carême.

LA DOCTRINE CATHOLIQUE

SUR LES QUESTIONS SOCIALES

Analyse du livre intitulé : " Association chrétienne des honnêtes gens sur le terrain des affaires," et dû à la plume du T. R. P. LUDOVIC DE BESSE, capucin.

(Voir les numéros des mois de juillet, août, septembre, novembre, décembre et janvier, pages 277, 306, 336, 410, 445 et 475.)

CONCLUSIONS DE LA DEUXIÈME PARTIE

LES INSTITUTIONS ÉCONOMIQUES DU T. R. P. LUDOVIC DE BESSE

(Suite)

L'essentiel est de bien comprendre qu'il s'est agi, dans les institutions économiques conçues par le T. R. P. Ludovic de Besse, d'organiser les intérêts temporels, de créer des services communs qui profitent à tous les hommes de bonne volonté, à toutes les personnes paisibles et sociables, en leur ménageant les moyens de se connaître, de s'entendre et de se soutenir mutuellement. Avec cette manière d'envisager les choses, il a paru nécessaire d'ouvrir la porte de ces institutions à d'autres personnes qu'aux chrétiens pratiquants. Pour ces institutions, la vie chrétienne n'est pas le *moyen*, elle est le *but*. Nous sommes sur le terrain des intérêts temporels, et nous ne devons exiger que l'observation des règles de cet ordre temporel établi par le Créateur de toutes choses. Voilà pourquoi l'auteur a formulé sa thèse en ces termes : *Dans la protection du travail chrétien les faveurs temporelles ne doivent pas être réservées à des mérites surnaturels.*

Selon que l'expose saint Thomas, (1-2, 9, 21, a. 3, in Corp.), l'idée de mérite et celle de démérite sont inséparables des idées de justice et de société. Chaque homme faisant nécessairement partie d'une communauté, le bien et le mal qu'il fait, en observant ou en violant les lois de cette communauté, profite ou nuit à son prochain. Dans le premier cas, il y a *mérite*, et la société doit une récompense. Dans le second cas, il y a *démérite*, ce qui appelle un juste châtiment.

Le mérite reste simplement naturel quand il ne dépasse pas les limites de la société terrestre. Il devient surnaturel quand il appartient à la société des âmes qui, commencée sur la terre, doit se continuer dans le ciel.

Or, les lois de la société terrestre sont toutes renfermées dans le Décalogue, tandis que celles de l'ordre surnaturel sont contenues dans la révélation. Les unes et les autres étant faites par le même Dieu, Créateur et Rédempteur, et pour les mêmes hommes, tous appelés de l'état naturel à l'état surnaturel, les distinctions entre ces deux états n'autorisent aucune séparation. Bien au contraire ! Parlant des incrédules modernes dans son allocution aux évêques du 9 juin 1862, Pie IX a dit : " Ces hommes veulent détruire entièrement l'union NÉCESSAIRE qui existe, par la volonté de Dieu, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel." La 9e proposition du Syllabus CONDAMNE également l'erreur de cette fausse inimitié que les incrédules avaient formulée en ces termes : " La foi de Jésus Christ est opposée à la raison humaine et la révélation divine n'est pas seulement inutile, elle est encore nuisible à la perfection de l'homme."

Nous sommes obligés d'observer toutes les lois, naturelles et révélées ; nous devons acquérir tous les mérites, naturels et surnaturels.

Mais la liberté humaine peut résister aux ordres de Dieu, et ses résistances n'atteignent pas toujours les mêmes degrés. Il arrive donc que les uns, n'observant pas les lois de la religion révélée, respectent cependant le Décalogue, dont ils trouvent les prescriptions gravées dans leur conscience. Ces hommes sont des pécheurs qui méritent d'être exclus de la société *spirituelle*. Ils n'entreront pas au ciel s'ils meurent dans leurs péchés. Faut-il aggraver ce châtement qui les menace, en les privant encore des faveurs temporelles qu'offrent les institutions économiques ?

Ce n'est pas ce que pensait Mgr Pie qui écrivait à son clergé : " Vous enseignerez donc, Messieurs, que la raison humaine a sa puissance propre et ses attributions essentielles ; vous enseignerez que la vertu philosophique possède une bonté morale et intrinsèque que Dieu ne dédaigne pas de récompenser, dans les individus et dans les peuples, par certaines récompenses naturelles et temporelles, QUELQUEFOIS MÊME PAR DES FAVEURS PLUS HAUTES."

Il est vrai que les vertus naturelles ont besoin, pour donner leur plein effet, d'être vérifiées par les vertus surnaturelles, mais le seul terrain dans lequel ces dernières puissent se développer et porter tous leurs fruits.

Si tant de personnes ayant la foi conformément si mal dans la pratique de la vie leurs actes à leurs croyances,

c'est qu'elles n'ont pas ces vertus naturelles trop dédaignées et dont, par suite de l'imperfection humaine, on observe souvent l'absence chez des catholiques sincères et possédant à un haut degré certaines vertus surnaturelles.

L'essentiel est de ne pas se contenter de mérites apparents. Dans notre siècle de morale indépendante, beaucoup s'autorisent de la nature pour repousser le surnaturel. Quelques-uns même rejettent toute idée de Dieu et se donnent cependant pour des modèles d'honnêteté et de vertus civiques. Mais la vertu de ces hommes n'a rien de réel. On peut apprendre à l'école de saint Thomas que le principe de tout mérite est dans la bonne volonté, et que l'essence de la bonne volonté est dans sa conformité réfléchie avec la volonté divine. Par conséquent, ceux qui suppriment Dieu, suppriment le fondement de toute vertu, de tout bien moral, de tout mérite. Selon le mot de l'Écriture, ils se réduisent à l'état de bêtes brutes, et leurs actes d'honnêteté n'ont pas plus de valeur que les actes des animaux.

Qu'il ne saurait être question de recevoir dans les institutions économiques les gens qui se parent de leur honnêteté pour se révolter contre Dieu, mais bien les gens réellement honnêtes qui observent tous les commandements du Décalogue, et qui ont, par conséquent, une âme religieuse, une âme naturellement chrétienne, selon le mot de Tertullien, quoiqu'ils négligent les pratiques du christianisme.

Mais, dira-t-on, les institutions économiques ne deviendront-elles pas ainsi des œuvres de pure philanthropie et sans influence religieuse ?

Ce malheur serait à craindre si les gens simplement honnêtes étaient appelés à prendre la direction de ces œuvres. Or, rien de semblable n'a lieu. L'administration est gratuite, et les soins qu'exige le développement de ces œuvres supposent un dévouement tel qu'on ne le trouve guère que chez des catholiques zélés et chez des prêtres. Les prêtres sont le sel de la terre ; à eux seuls ils constituent la meilleure garantie de catholicisme. Qu'importe qu'ils aillent chez les hérétiques, les musulmans et les infidèles ! Partout où ils vont, ils portent avec eux Jésus-Christ.

Eh bien ! les institutions économiques, dirigées par des catholiques fervents, acceptent avec bonheur le concours des prêtres et le recherchent même. Comment les

prêtres ne seraient-ils pas à leur place dans un genre d'œuvres qui leur permet de suivre Jésus-Christ courant après les brebis égarées ?

Quand on lit avec attention l'Évangile, on est étonné de la prédilection manifestée par Jésus-Christ pour les pécheurs. Mais si on y regarde de près, on finit par voir que ces pécheurs étaient spécialement ceux à qui il ne manquait que la justice légale et qui observaient les commandements de Dieu.

Sans doute Notre-Seigneur n'a pas repoussé les criminels ni les débauchés, mais il attendait qu'ils vissent à lui pleins de repentir. Quant aux pécheurs dont il se faisait l'ami, *chez qui il s'invitait*, ce n'étaient nullement des gens tarés. Est-ce qu'on oserait dire que Zachée et saint Mathieu étaient des voleurs ou des libertins ? C'étaient des publicains, absorbés par leurs affaires, que les pharisiens traitaient de pécheurs parce qu'ils négligeaient trop facilement les traditions des anciens. Voilà les amis de Jésus. Il accepte de présider chez eux de véritables banquets dans lesquels il y avait fouie nombreuse de ces honnêtes gens si méprisés par les pharisiens. *Erat turba multa publicanorum* (Luc, c. 5, v. 29). Jésus se plaît dans ce milieu et c'est là qu'il opère les plus belles conversions.

Eh bien ! s'écrie le père Ludovic, c'est là que nous voulons aller en son nom et à sa suite. La foule des braves gens qui, absorbés par les intérêts temporels, s'imaginent n'avoir pas le temps de songer au ciel est aujourd'hui innombrable. Les sectaires du naturalisme veulent persuader à ces gens que l'Église est leur ennemie. Déjà ils ont amoncelé des montagnes de préjugés entre ces gens et le prêtre et la séparation s'accroît chaque jour.

Il est temps d'en finir. Il faut percer cette montagne et aller au cœur du peuple en allant à ses intérêts. Or, les institutions économiques du père Ludovic sont faites tout exprès pour cela.

Frère RAPHAEL, Tertiaire

L'ÉGLISE DU TIERS-ORDRE, COIN DES RUES ST-URBAIN ET DORCHESTER, EST EN VENTE (45 + 75). S'adresser à J. A. Derome, libraire, 1603, Notre Dame, ou à J. J. Beauchamp, avocat, 35 St-Jacques.

CE QUE PEUVENT ET NE PEUVENT PAS LES
MAUVAISES LECTURES.

La littérature est une arme puissante à celui qui sait s'en servir. Le livre ou le journal que l'on introduit dans une famille est destiné à y faire du bien ou du mal. Il y exercera de cruels ravages ou il y fera sentir sa salutaire influence, selon qu'il sera bon ou mauvais. Que de malheurs ont eu pour cause des lectures pernicieuses ! D'où vient donc cette puissance ? C'est que l'écrivain, comme l'orateur, façonne en quelque sorte l'esprit de son lecteur. Il pénètre son âme, il en remue les sentiments, et fait agir les passions en les inclinant au bien, ou en les poussant vers le mal. Abuser de ce pouvoir est non seulement un crime, c'est un attentat contre la liberté de l'homme. Ils sont donc bien coupables ceux qui abusant des talents qu'ils tiennent de Dieu, égarent leurs semblables, et à leur insu les jettent dans un abîme de maux ; ces hommes qui, sans pitié pour les malheureux qu'ils perdent, se plaisent à les avilir en empoisonnant leurs facultés mentales et en étouffant en eux jusqu'au germe de la vertu. Dans les pays chrétiens ces écrivains sans cœur devraient être réprimés par l'autorité civile, comme ils sont condamnés par l'Eglise. Ce sont eux qui bouleversent la société.

Gente pire que les criminels des prisons, non seulement ils violent, mais ils combattent les lois naturelles et divines en s'abritant sous l'égide de la liberté de la presse, liberté qui entre leurs mains devient de la licence. Ah ! si ces malheureux connaissaient bien ce qu'ils font !

Dans notre pays, le mal sur ce point est plus grand qu'on le croit généralement. Il ne faut pas dormir dans une fausse sécurité, les mauvais livres sont très répandus, et les bons ne le sont pas assez, c'est là un danger imminent. Une forteresse quelque puissante qu'elle soit est bien vite prise par l'ennemi si elle n'est gardée par des soldats vigilants. Il faut donc propager les bonnes lectures avec zèle, nos devoirs religieux et nationaux nous y obligent. C'est surtout dans les lectures légères : romans, nouvelles, historiettes etc., qu'il faut faire un choix tout particulier, là, le danger est plus grand, parce qu'il est plus séduisant. On croit nécessaire de s'initier aux œuvres des grands écrivains !! des grands romanciers !!!, c'est l'unique moyen, dit-on, d'étudier la belle littérature !! Allons donc, la belle littérature est là où est la vérité, et

quelques phrases habilement tournées, un style mieux fleuri, plus attrayant vaut-il le sacrifice de la conscience.

Pour mieux faire comprendre la futilité de ce raisonnement et le soin que chacun doit apporter dans le choix des livres de lecture, en particulier, les personnes qui ont des enfants ou des jeunes personnes sous leur charge, comme les pères de famille, les instituteurs, etc., je me servirai d'un exemple :

— M. de F... était un jour assis dans son grand fauteuil, et regardait avec complaisance ses huit enfants et son épouse bien-aimée. Cependant un nuage de tristesse couvrait son front chaque fois qu'il jetait les yeux sur son fils aîné.

Celui-ci paraissait plongé dans une profonde méditation ; son regard fixe lisait dans l'air ; des mouvements convulsifs agitaient de temps en temps ses membres ; il n'entendait rien de cette intéressante conversation de famille qui se tenait près de lui.

— Charles, à quoi songes-tu donc, mon enfant ? dit M. de F...

— A rien, mon père.

— Ah ! mon bien-aimé Charles, tu as beau vouloir me cacher ce qui se passe en toi ; je l'ai deviné...

— Mais je vous assure, mon père que...

— N'assure rien, mon enfant ; je t'ai dit que je savais. Ah ! pourquoi n'ai-je pas connu plus vite le manège de ce misérable précepteur !

— Je ne comprends pas, mon père, comment vous pouvez être injuste à ce point à l'égard de M. François ; à mon avis, il m'a rendu le plus grand service en m'initiant à la connaissance de la belle littérature, et si je puis m'étonner d'une chose, c'est de son départ précipité.

— Cette réponse, Charles, me prouve que mon malheur est plus grand que je ne croyais. Tu en es arrivé à ne plus voir le mal que l'ont fait les livres que t'a procurés cet homme.

— Cependant, mon père, il est impossible de se former à l'art d'écrire sans connaître les grands maîtres en cet art. Or, vous ne pouvez nier que Victor Hugo, Dumas, George Sand, etc., soient les plus grands écrivains français de notre époque. Dumas seul peut nous initier à ces grandes tournures de phrases qui font la beauté du style moderne. Victor Hugo transporte l'âme dans une région inconnue au vulgaire ; en le lisant le cœur s'échauffe et se sent vivre. George Sand nous initie aux réalités de la vie et nous préserve ainsi de bien des imprudences que notre inexpérience nous aurait fait commettre... N'est-ce pas beaucoup, mon père ?

— C'est beaucoup trop, mon enfant, et j'ai bien peur que cette expérience acquise ne coûte des larmes à ta mère. De plus, mon cher Charles, tu te trompes, étrangement si tu crois avoir des modèles dans ces sortes d'auteurs. Ils l'apprendront en effet, ce que tu appelles de grandes tournures de phrases ; mais ils te feront perdre le caractère particulier de ton génie ; tu ne seras plus toi et tu ne seras pas eux. Tu flotteras indécis entre un genre qui ne te convient pas, et ton genre dont tu ne voudras plus. Tu connais Alfred ; eh bien, vois comme il écrit et comme il parle ! Tu ne peux le souffrir. Cependant Alfred

à tu tous les auteurs modernes, il a une excellente intelligence ; il pouvait avoir du génie. Il en a fait cet être hétérogène, cet avocat ennuyeux, boursoufflé, comme tu le dis toi-même. Ce sont ces lectures. Ah ! Charles, Charles, mon enfant, partout l'innocence se perd, l'intelligence n'a rien à acquérir que le premier et infaillible résultat des romans, c'est de faire perdre l'innocence. Tu dis que Victor Hugo te fait passer dans une région inconnue. Cette région, je la connais mon fils, et tes frères que tu délaisses depuis longtemps déjà, la connaissent aussi ; ta mère, qui pleure en le voyant triste et rêveur, ne la connaît que trop... toi tu prétends qu'elle est inconnue. Cette région s'appellent mal de la jeunesse de nos jours, le mépris de tout ce qui tient à la famille par les aspirations d'un cœur déjà trop rompu vers une vie plus libre et vers des liaisons mauvaises.

— Ah ! ne me calomniez pas, mon père ; vous savez comment je vous aime, et...

... Oui, tu nous aimes, Charles, mais cependant tu nous quittes volontiers ; tu n'a pas plus pour ta mère cette tendresse, cet abandon qui faisaient son bonheur. Tu n'a pas cessé de fréquenter ceux dont nous t'avions interdit la présence ; tu te fais à toi-même un chemin de la vie, et pour cela tu dédaignes les avertissements du père expérimenté. Tu parles d'expérience, mon cher enfant, mais cette femme qui, sous le nom de George Sand, veut t'enseigner l'expérience de la vie, connaît-elle la vie mieux que moi ? t'aime-t-elle comme je t'aime ? Vois mon fils, comme la passion t'égare. Tu veux suivre les conseils d'une personne née pour faire beaucoup de bien je le crois, mais qui a passé par-dessus toutes les convenances de son état et de son sexe, pour se jeter dans la vie folle et agitée ; qui a méprisé les devoirs les plus impérieux, pour suivre les pentes mauvaises de son imagination et de son cœur ; d'une femme qui n'a jamais su que vivre à côté de la voie commune et naturelle à tous les hommes....

Et c'est cette femme que tu préfères à ton père pour guider tes premiers pas dans la vie....

— Vous avez raison, mon père... je n'avais jamais songé à cela. Cependant il faut bien avoir des modèles pour se former dans l'art d'écrire.

— Oui, mon enfant, il faut avoir des modèles ; et ces modèles, il faut savoir les choisir, ou plutôt les faire choisir ; car à ton âge on est pas apte à savoir ce qui convient ou ne convient pas. C'est là encore et là surtout que les hommes d'expérience font beaucoup pour la jeunesse. C'est ce que je ferai pour toi, mon Charles, si tu veux me promettre d'abandonner tes lectures.

— Je vous le promets, mon père.

.....
Huit jours après, M. de F..., se promenant dans le parc du château, rencontra son fils un livre à la main... c'était un roman de George Sand.

— Hélas ! s'écria le malheureux père, ce mal est un de ceux qu'on ne peut guérir qu'en les prévenant... Mon fils est perdu."

La pénitence déracine les mauvaises habitudes ; c'est la myrrhe quih préserve de la corruption spirituelle.

S. Antoine de, Padoue xxj. Sermon.

CHRONIQUE

Blasphème puni.—Il existe, on le sait, aux Etats-Unis, une loi qui défend le blasphème et punit sévèrement tout délit de cette espèce. Dans le New-Jersey, cette loi est appliquée avec sévérité.

M. Mac Clintock, négociant à Burlington, a été condamné dernièrement à 20 dollars d'amende pour avoir juré dans la rue, au cours d'une querelle qu'il a eue avec ses voisins.

Ce jugement est louable. Nous sommes heureux de constater que dans notre cité de Montréal, nous avons aussi un recorder, qui a plusieurs fois puni avec sévérité des blasphémateurs traduits devant son tribunal. Cette rigueur portera honneur à notre ville et à notre peuple, le blasphème ayant toujours fait le malheur non seulement des individus, mais même des peuples entiers.

Vertu du signe de la croix.—Saint Benoît s'était attiré la haine de quelques hommes pervers qu'il avait repris de leurs désordres : ils conçurent l'affreux dessein de l'empoisonner. Déjà le poison était mêlé dans la coupe du saint et il allait la boire ; mais, selon sa coutume, il pria Dieu d'abord et fit le signe de la croix. Au même instant, le vase empoisonné se brise, et Benoît échappe à la mort.—Si nous faisons pieusement le signe de la croix, en nous mettant à table, nous éviterons un poison plus funeste : la gourmandise et les péchés de paroles, qui accompagnent trop souvent le repas.

* *

Quand saint Martin prêchait la foi aux peuples de la Gaule, il faisait démolir les temples des idoles et abattre les arbres que les païens regardaient comme sacrés. Après avoir détruit un de ces temples qui était fort ancien, il se proposa de faire couper un pin qui était devant. Les prêtres et d'autres païens s'y opposèrent d'abord absolument ; mais s'étant concertés entre eux, ils déclarèrent y consentir, à condition qu'ils abattraient l'arbre eux-mêmes, et que Martin, qui avait tant de confiance au Dieu qu'il prêchait, resterait dessous, à l'endroit où ils le placeraient. Le saint évêque, qu'une inspiration divine conduisait dans ces événements extraordinaires, accepta la condition : il fut placé par les païens du côté où l'arbre penchait. Mais lorsque le pin tombant semblait devoir l'écraser, le saint fit le signe de la croix. Au même instant, l'arbre se retourne et tombe du côté opposé.—Un miracle si visible convainquit les païens de la divinité d'une religion dont la croix est le symbole.

* *

Bayard mourut en héros chrétien l'an 1525. Avant d'aller au combat il forma le signe de la croix et fit sa prière, puis se jeta dans la mêlée. Après des prodiges de bravoure, il tombe frappé d'une blessure mortelle. On le transporte tout sanglant hors du champ de bataille et on le dépose au pied d'un arbre. Bayard voyant sa fin approcher voulut mourir en soldat chrétien, entre les bras de la religion. Il suppléa au défaut d'une croix par celle de son épée dont il baisa la garde : ensuite, dès qu'on lui eut amené un confesseur, il lui fit l'humble aveu de ses fautes, et expira plein de confiance en la divine miséricorde.

C'est une honteuse lâcheté de n'oser faire publiquement le signe de la croix. Des convives de différentes opinions se trouvaient réunis pour un banquet. Avant de se mettre à table, la plupart se recueillirent un moment, faisant une prière, ou du moins le signe de la croix. Un jeune homme catholique, se voyant observé par des libertins, n'osa faire son signe de croix devant eux. Son père, homme des plus respectables, s'en était aperçu. L'appelant au sortir de la salle : " Quoi, mon fils, lui dit-il, vous n'avez pas le courage de faire le signe de la croix ? Jésus-Christ n'a pas rougi de mourir sur la croix pour vous racheter, et vous rougissez de faire sur vous l'auguste signe de la rédemption ? "

Il y a-t-il une Providence.—On se demande parfois comment Dieu infiniment bon peut laisser tant d'être humains dans les ténèbres du paganisme, tandis qu'il a opéré de si grandes merveilles par son fils Jésus-Christ pour accomplir l'œuvre de la Rédemption et ouvrir à tous la voie du salut éternel.

A cela les théologiens répondent que si un infidèle remplit exactement les devoirs de la loi naturelle tels que la conscience les fait connaître à toute âme droite, Dieu lui accordera le moyen d'arriver à la connaissance du christianisme, fallût il opérer un miracle pour cela.

L'histoire des missions étrangères confirme cette doctrine par des faits nombreux. En voici un nouveau que nous trouvons dans une lettre du R. P. Litou, missionnaire en Mandchourie :

" Dernièrement, de trente lieues de distance nous arrivait un cavalier.

" Enfin j'ai pu vous trouver, s'écrie-t-il. Il y a deux mois, j'étais sur nos montagnes à visiter une pagode de grande renommée. Tout à coup, à un moment où j'étais seul, j'entendis une voix sortant de la nue qui me cria : " Fais-toi chrétien, fais-toi chrétien." Je ne savais ce que c'était qu'être chrétien, jamais je n'avais entendu parler de cette religion. Je rentre à la maison : même ignorance de la part de mes parents : le village entier ne put me donner des explications. Ce mot me résonnait sans cesse dans les oreilles. Je voulus aller à la recherche de cette religion. On se rit de ma crédulité, je cédaï devant la risée publique..... Enfin, ne pouvant résister plus longtemps à la voix de ma conscience, je partis à cheval. Je fis trente lieues sans avoir aucune nouvelle de cette religion tant désirée. J'errai ainsi pendant huit jours, et, à la fin, je pus arriver jusqu'ici.

" Ce païen s'instruisit, emporta des livres et promit de revenir bientôt. N'est-ce pas là la vérification de la parole de saint Thomas : Oui, le bon Dieu enverrait plutôt un ange du ciel ? "

La conversion de saint Jean de Capistran.—Voici comment ce grand saint raconte lui-même sa conversion : " Pendant mon séjour à Pérouse, la guerre éclata entre les Pérugins et les seigneurs de Rimmi. Mes concitoyens me députèrent pour rétablir la paix. Saisi par trahison, je fus enfermé dans une tour, les pieds chargés de fers énormes qui pesaient quarante-deux livres. On ne m'accordait pour nourriture qu'un peu de pain et d'eau. Dans une si grande infortune, je songeai au moyen d'échapper à la mort. Je calculai la

hauteur de la tour ; j'avais une ceinture, je la déchirai par bandelettes et j'y ajoutai les fragments de mon chaperon. Je fixai cette espèce de corde à la muraille extérieure et je commençai à descendre du mieux que je pus. Mais les bandelettes se rompirent : je tombai contre terre et me brisai le pied. Le bruit des fers attira l'attention des gardes qui me reprirent et me jetèrent dans un cachot souterrain. J'y étais dans l'eau jusqu'aux genoux ; une chaîne passée autour de mon corps me liait à la muraille et m'obligeait à me tenir toujours debout." Pendant cette dure captivité, il s'était pris à réfléchir profondément sur le néant des biens et des honneurs terrestres, sur la mort et sur l'éternité. " Un jour, continue-t-il, qu'épuisé de fatigue, je m'étais endormi, un bruit soudain vint me tirer de mon sommeil. La prison s'illumina d'une clarté céleste et un Frère-Mineur stigmatisé, m'apparut. "— Pourquoi ces hésitations, ô homme superbe ? lui dit l'apparition. Obéis à Dieu et à l'inspiration intérieure qu'il t'envoie." — " Que demande le Seigneur ? répondit le prisonnier ; que veut-il que je fasse ? " — " Ne comprends-tu pas, reprit la voix, ce qu'il veut de toi ? Ne vois-tu pas cet habit que je porte ? Abandonne le monde pour te sanctifier désormais parmi les Frères-Mineurs." Jean, l'âme remplie de tristesse répondit : *" Il est dur de vivre dans un cloître et d'abdiquer pour toujours sa liberté. Mais puisque Dieu l'ordonne, j'obéirai."* Après cette vision, ses cheveux se trouvèrent miraculeusement coupés en forme de couronne et il ne songea plus qu'à exécuter le commandement du ciel.

" Il obtint la liberté moyennant une énorme rançon, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, puis vint se présenter au couvent des Observants de Florence." Que les âmes qui hésiteraient à se rendre à l'immense grâce de la vocation religieuse, trouvant dur de vivre dans un cloître et d'abdiquer pour toujours leur liberté, apprennent de saint Jean de Capistran que lorsque Dieu commande, il faut obéir.

Comment les Tertiaires sont glorifiés au ciel. — Le bienheureux Thomassuccio, prédicateur et solitaire en Toscane, et mort le 15 septembre 1377, était un homme d'éminente sainteté. Aussi, pendant sa vie, reçut-il du Seigneur des grâces extraordinaires : les dons de prophétie, d'extase et de révélations divines, parmi lesquelles nous comptons la suivante :

" Etant en oraison le jour de la Toussaint dans une église solitaire et abandonnée, tout occupé des délices, des honneurs et de la gloire dont Dieu récompense au ciel l'humilité, la pénitence et les travaux de ses serviteurs, il fut longuement ravi en extase et vit s'organiser dans la Jérusalem céleste, une merveilleuse procession. Elle se composait des membres de tous les Ordres religieux, des chœurs d'esprits angéliques et de toutes les âmes bienheureuses. Après l'Ordre de Saint-Benoit, il aperçut une multitude innombrable de personnes réunies ensemble, revêtues d'habits aux plus riches et lumineuses couleurs. Parmi cette foule, il distinguait des rois et des reines, des seigneurs, des prêtres, des docteurs, des chevaliers, enfin des milliers d'âmes de tout état et de toute condition. Les uns portaient à la main des bréviaires ouverts, écrits en lettres dorées ; d'autres, des chapelets aux grains d'or, d'argent et de pierres précieuses. En tête de cette nombreuse compagnie apparaissait,

comme son capitaine et son guide, un personnage portant l'étendard sacré de la Croix, d'où partaient des rayons de lumière plus brillants que ceux du soleil.

Le bienheureux Thomassuccio, émerveillé de cette vision, se tourna vers l'un des anges.

“ De grâce, ô esprit céleste, dites-moi qui sont ceux que vous accompagnez avec tant de pompe et de solennité ? ”

“ Ce sont, répondit l'ange, les Frères et Sœurs de ton Tiers-Ordre. ”

“ Que Dieu soit éternellement béni ! ” conclut le saint, puisqu'il récompense par une telle gloire, les quelques actes de pénitence accomplis sur la terre. — *Règle du Tiers-Ordre* — 1715.

Si le bienheureux Thomassuccio vit tant de fils du séraphique patriarche, glorifiés au ciel, l'année 1377, c'est-à-dire, quand le Tiers-Ordre n'avait encore qu'un siècle et demi d'existence, quelle ne doit pas être leur multitude aujourd'hui que sept siècles se sont écoulés depuis sa sainte institution ? (Eco di S. Francesco.)

(*Annales du Tiers-Ordre.*)

Une réception du Pape au Vatican. — Quelle que soit la dignité dont un homme est revêtu, si haute que soit la place qu'il occupe, la couronne du monde ceignit-elle son front, il en coûte à notre orgueil de nous courber devant cet homme. Le Souverain Pontife est le seul personnage devant lequel on se courbe, on s'agenouille, on se prosterne sans se sentir humilié. C'est que lui seul est le complet et le parfait représentant de Dieu sur la terre. Aussi, la puissance, le génie, la gloire, la sainteté, toutes les grandeurs sont-elles heureuses et honorées de baiser les pieds du vicaire de Jésus-Christ. On a dit, et c'est la vérité, que l'image de la croix est brodée sur la chaussure du Pontife roi ; mais cette image auguste n'y serait pas que les catholiques baiseraient néanmoins avec vénération les pieds du vieillard du Vatican ; car c'est d'eux surtout que le Saint-Esprit a dit :

“ Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix et les biens véritables ! ”

Les missionnaires catholiques et protestants en Chine. — M. Francis Train est bien connu aux Etats-Unis. C'est un enfant de la New-England, un véritable Yankee, tout imprégné des erreurs protestantes. Sans jouer un grand rôle politique, il a occupé l'opinion publique par ses écrits, ses discours et ses lectures. Enfant, il sympathisait avec les pauvres missionnaires protestants, qui enduraient tant de peines à convertir les païens, ainsi qu'on le répétait dans les écoles du dimanche, dans le Massachusetts. Il contribuait aux quêtes pour ces pauvres missionnaires, et cueillait des petites baies dans les bois pour les vendre au profit des missions.

M. Train a visité le Cèleste-Empire, et il rend compte de ses impressions dans une lecture faite à Cincinnati. Nous regrettons de ne pouvoir rendre, dans une pâle traduction, le pittoresque du langage de M. Train. Voici comment il raconte ce qu'il a vu en débarquant en Chine :

“ Une courte marche me conduisit à la maison du missionnaire ; une avenue ombragée et tenue bien propre s'étendait au-devant de

ett e maison, dont la porte était ornée d'un large bouton d'argent. Eh bien ! je m'arrêtai à considérer ce bouton de porte, et que pensez-vous que je crus voir ? Je m'imaginai que ce large bouton d'argent était formé des pièces de 25 centimes que j'avais données pour les missions, quand j'étais enfant. Quelques minutes après, je faisais sonner la clochette et j'étais reçu par un laquais anglais, bien habillé, poudré, rasé, et me demandant d'un ton assez hautain ce que je voulais. Je lui dis que je désirais parler au révérend missionnaire, si cela était possible.

Il me répondit que son maître n'avait pas encore fini sa toilette, mais que dans quelques minutes il serait à mon service ; en même temps il me fit entrer dans la salle d'attente. Le domestique prit ma carte, et, pendant son absence, j'eus le temps d'admirer l'élégance des appartements. Tout ce que l'art moderne a inventé pour rendre une habitation confortable, belle et plaisante, se trouvait là réuni. La massive fermeture en chêne, les riches tapis, les glaces, l'ensemble de la disposition du mobilier, me faisait supposer que j'étais dans un des palais de Grosvenor-square, plutôt que dans une maison de missionnaire sur la côte sauvage de la Chine.

Au bout d'un quart d'heure, j'entendis des pas lourds sur l'escalier, et je vis descendre un gentleman gros et robuste, vêtu d'une riche robe de chambre et de pantoufles ; il portait dans ses bras un charmant petit baby. Après une salutation gracieuse, il ouvrit le parloir et me pria d'entrer. L'appartement était grandement meublé : au milieu, une large table, sur laquelle était une bible dorée. Il plaça le baby sur la table et s'amusait des cris de l'enfant : j'en vins à conclure que la bible et les babies ne devaient pas aller ensemble. Je trouvai ce gentleman très courtois, plaisant, d'une conversation intéressante, et très versé dans les nouvelles du jour ; il me dit qu'il allait rarement dans l'intérieur et avait la charge d'une mission et d'une église à la distance de sept milles.

Sa principale occupation consistait à distribuer des billets et des tracts dans toutes les directions. Il me fit voir une chambre remplie de plusieurs tonnes de littérature sacrée. Je lui exprimai le désir de faire une excursion dans le pays, et il s'empressa de m'offrir son cheval, avec un guide, en me priant de ne pas oublier de prendre part à son lunch à mon retour, ce que j'acceptai volontiers.

A mesure que l'on s'éloigne de la côte, l'aspect du pays ne s'améliore pas. Le terrain est dur, sec, crevassé, et des nuages d'un sable fin vous aveuglent. Nous avions parcouru plus de trois milles, et je songeais au retour quand j'aperçus, à la distance d'un quart de mille, une figure mouvante, le seul être vivant que j'aie rencontré depuis mon départ de la maison du missionnaire.

En approchant, je reconnus que c'était un homme, menant par la main un petit âne attaché à une petite charrette, où se trouvait une assez lourde cargaison. L'homme semblait tirer l'âne et le chariot. La curiosité me détermina à attendre celui qui arrivait. Quand il fut assez rapproché, je me persuadai que ce n'était pas un naturel du pays, mais un malheureux européen, qui menait une dure existence en transportant quelques marchandises parmi les indigènes de cette terre inhospitalière. C'était un homme de haute taille, maigre, avec des cheveux et une barbe d'une longueur respectable. Son principal vêtement consistait en une robe de grossière étoffe, serrée par une corde en guise de ceinture. Je l'interrogeai en français en

le saluant humblement. Il me répondit dans cette langue. Je m'informai de la direction qu'il prenait, et il m'indiqua un point opposé à celui de la côte. Sur le chariot, il y avait de vieux vêtements, quelques bouteilles et un panier rempli de fruits.

— Mon bon ami, vous avez sans doute embrassé par vocation le métier de colporteur. Comment vont les affaires dans ce pays désolé ? lui demandai-je.

— Jus vous trompez, bon ami : je suis un médecin, et je me dirige vers une maison de santé que je possède à une petite distance d'ici.

— Excusez-moi, ami, mais, au nom de la raison, qui a pu décider un homme de votre profession à quitter l'Europe, et à venir dans cette contrée pratiquer la médecine ?

— Je sentis la rougeur me venir au front quand je vis l'émotion que mes paroles avaient produite sur la face de ce vieillard, et je pensai que peut-être j'avais touché une corde sensible, quelque grand chagrin qu'il aurait voulu oublier. Mais bientôt il reprit sa sérénité et me répondit d'un air souriant : " Je suis médecin et j'ai quelque talent pour l'emploi des racines et des herbes, des potions calmantes qui guérissent les infirmités humaines ; cependant, mon principal et seul souci est de guérir les âmes. Je suis ici par l'ordre de mon divin Maître, pour instruire dans la foi du Christ ces malheureux infidèles. Je suis un prêtre catholique, et je remplis ma mission de mon mieux " Il relâchait en même temps sa corde, et tirant de sa poitrine un petit crucifix, qu'il baisait dévotement.

Il me déclara qu'il avait acquis une parfaite connaissance de la langue chinoise et qu'il était depuis quinze ans dans cette mission. Pour se rendre utile, il avait étudié les propriétés médicales des plantes, et pouvait ainsi guérir plusieurs maladies ; il avait par ce moyen acquis la reconnaissance et l'estime des indigènes, et avait fait un certain nombre de conversions. A quatre milles de là, il avait bâti une église, une école et un hôpital, où il traitait les malades.

— Êtes-vous content de ce genre de vie — lui demandai-je — loin de votre pays, sans société, sans amis, ne goûtant aucune des joies du monde ? Certainement, ce que vous faites ici est au-dessus de ce que les épaules humaines peuvent supporter.

— Sachez, mon ami, dit le bon missionnaire, que je suis aussi heureux qu'un mortel peut l'être. Je vis dans les divines contemplations, et je m'efforce de marcher sur les traces de mon cher Maître et Seigneur. Ma plus grande ambition est d'amener les misérables enfants du désert à la connaissance de la vraie foi, et d'en faire des enfants et des disciples du Christ ; et si, en remplissant ma tâche, j'obtiens la couronne du martyr, je l'accepterai de grand cœur. Mais je vous prie de m'excuser, car plusieurs pauvres gens attendent mon arrivée ; acceptez ma bénédiction comme un bonjour." Et sans réfléchir, mon compagnon et moi nous courbâmes la tête pour recevoir la bénédiction de ce bon vieillard. Ces yeux pleins de douceur, cette face pâle, amaigrie, cette robe souillée par un long usage, ces sandales en trop mauvais état pour le préserver des cailloux et du sable pointu, cette amabilité de manières, cette noble et sublime expression de sentiments, tout cela me remplit de la conviction qu'il fallait quelque chose de plus qu'humain, quelque

chose de divin, dans une religion qui remplit ses missionnaires d'une telle ardeur, d'un tel zèle, et leur apprend une telle abnégation de soi-même et un tel héroïsme de l'âme.

J'envoyai une note polie à mon ami le missionnaire protestant, pour m'excuser de ne pas me rendre à son lunch ; et pendant que je retournais à mon navire prêt à lever l'ancre, je pensais que si j'étais encore un enfant dans le Massachusetts et si j'avais 25 centimes à épargner chaque semaine, je saurais mieux à quelle sorte de missionnaires je les donnerais.

J. R. M.

QUESTION SUR LE TIERS-ORDRE.

Des Tertiaires qui ne savent pas lire.—Une question se présente quelquefois dans les Congrégations. Un novice ne sait pas lire, comment doit-il faire pour réciter la formule de profession ?

Il y a deux manières de faire *seules valides*. Ou bien le novice apprend par cœur la formule et la récite, ou bien quelqu'un, soit celui qui préside, soit un autre, prononce lentement la formule et celui qui fait profession la répète mot par mot. Il faut absolument que celui qui fait profession prononce lui-même la formule du rituel. Il ne suffit donc pas de faire réciter la profession au nom de celui qui ne sait pas lire. De même lorsque plusieurs Tertiaires font profession il ne suffit pas *qu'un seul* récite la formule, il faut que *tous* la récitent, soit ensemble, soit successivement.—(*Annales franciscaines.*)

ÉCHOS DES FRATERNITÉS.

MONTREAL.

Le 25 décembre 1887, saint jour de Noël, les sœurs suivantes ont été reçues novices dans le Tiers-Ordre, à la réunion des sœurs tertiaires pour la réception de l'absolution générale :

Dame Eusèbe Bonneville dite sœur Marie-Madeleine.	
Dlle Josephine Mercier	“ Marguerite-Marie.
“ Héloïse Martineau	“ Raphaël.
“ Elmire Lemay	“ Marie-Louise,
“ Céline Campeau	“ Marguerite de Cortone.
“ Obéline Lambert	“ Marie du Calvaire.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE XV

PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS.— SES VERTUS.— SON AMOUR
POUR DIEU.— SA CHARITÉ POUR LES HOMMES.

(1223)

(Suite)

O Seigneur, mon doux amour ! répliqua François, est-ce bien à vous à me reprocher cet excès, à vous qui, pour l'amour de moi, vous êtes anéanti, avez pris une chair semblable à la nôtre et nous avez aimés jusqu'à la folie de la croix !” Il voulait que ses Religieux fussent tout amour. On s'étonnait un jour qu'il pût supporter les rigueurs de l'hiver, avec un habit aussi pauvre que le sien. “ Ah ! s'écria-t-il, si nous sentions au dedans de nous le feu du divin amour et le désir de la céleste patrie, nous n'aurions pas de peine à supporter le froid du dehors.”

Il cherchait et poursuivait sans cesse son Bien-Aimé, dont il n'était d'ailleurs séparé que par la muraille de son corps ; et lui-même avouait à ses compagnons qu'il le trouvait partout. Remontant à l'origine première des choses, et considérant toutes les créatures, même celles qui ne sont pas douées de raison, comme sorties du sein paternel de Dieu, il les appelait avec une tendresse ineffable “ ses frères et ses sœurs.” Les impies ne voient Dieu nulle part ; François le voyait partout. Toute la nature était pour lui comme un voile transparent derrière lequel le Seigneur était caché, comme un clavecin harmonieux dont toutes les notes exaltaient les perfections divines, comme un magnifique ouvrage sur lequel le Très-Haut avait semé, en se jouant, quelques rayons de son infinie beauté. Tout lui parlait de Dieu ; et lui, à son tour, servant de voix aux créatures privées de raison, les conviait doucement à joindre leur voix à la sienne pour louer leur commun Seigneur et Maître. Interprète et digne pontife de la nature, héritier de l'esprit des prophètes, il invitait tous les êtres de la création à glorifier Dieu. Vers la fin de l'année 1224, s'étant retiré à cause de ses infirmités dans une pauvre petite cellule, voisine du monastère de Saint-Damien, il eut une extase où l'Esprit de Dieu l'assura de son salut éternel, et à la suite

de laquelle il ordonna à Frère Léonard, son compatriote, de prendre une plume et d'écrire. Alors il entonna le *Cantique du Soleil*, sublime improvisation que "le roi des vers," Frère Pacifique, réduisit peut-être à un rythme plus exact, et que les vieux chroniqueurs nous ont transmise sous le titre d'*Hymne de la création*. Nous donnons le texte en regard de la traduction.

CANTIQUE DU SOLEIL.

"A vous, très-haut Seigneur, appartient la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

"Loué soit Dieu mon Seigneur par toutes les créatures, et spécialement par mon frère le Soleil, qui nous dispense la lumière et le jour ! Il est beau et rayonnant d'une vive splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu.

"Loué soit mon Seigneur par notre sœur la lune et par les étoiles, qu'il a suspendues, comme autant de lampes claires et brillantes, à la voûte du firmament.

"Loué soit mon Seigneur par notre frère le vent, par l'air, par le temps calme et par les tempêtes, et par toutes les saisons, par lesquelles, ô mon Dieu, vous entretenez la vie de vos créatures.

"Loué soit mon Seigneur par notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste.

"Loué soit mon Seigneur par notre frère le feu, au moyen duquel vous illuminez la nuit, et qui est beau, agréable à voir, indomptable et puissant.

"Loué soit mon Seigneur par notre mère la terre, qui nous porte, nous nourrit, et produit une si belle variété d'herbes, de fleurs et de fruits."

Allissimo Signore, vostre sono le lodi, la gloria e gli onori, e a voi solo s'hanno a riferire tutte le grazie, et nessun'uomo è degno di nominarvi.

Sia laudato Dio e esaltato, Signor mio, da tutte le creature ed in particolar dal sommo Sole, vostra fattura, Signore, il quale fa chiaro il giorno che c'illumina, onde per la sua bellezza e suo splendore, egli è vostra figura.

Laudato sia il mio Signore dalla bianca Luna, e vaghe stelle, da voi nel ciel create lucenti e belle.

Laudato sia il mio Signore dall'aere e dai venti, dal sereno e dal nuvolo, e da tutti gli altri tempi, per i quali vivono tutte quest'altre basse creature.

Laudato sia il mio Signore per l'acqua, elemento utilissimo a mortati, umile, casta e chiara.

Laudato sia il mio Signore per il fuoco, da cui la notte viene illuminata nelle tenebre sue, perch'egli è risplendente, allegro, vago e vigoroso.

Laudato sia il mio Signore per la nostra madre terra, la quale ci sostiene e ci nutrice col produrre diversità, di erbe, fiori e frutti.

Peu de jours après, un conflit éclata entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité. Don Guido fulmina contre eux l'interdit, et de leur côté les consuls mirent le prélat hors la loi. François, affligé d'une pareille dissension, ajouta à son cantique la strophe suivante, que

ses frères chantèrent à deux chœurs devant les deux partis, et qui rétablit aussitôt la concorde :

<p>“ Loué soit mon Seigneur par ceux qui pardonnent facilement pour son amour, et qui supportent patiemment les maladies et les tribulations. Bienheureux ceux qui vivent en paix, parce qu’ils seront couronnés dans le ciel ! ”</p>	<p><i>Laudato sia il mio Signore per quelli che perdonano per suo amore e sopportano i travagli con pazienza e le infermi à con allegrezza di spirito. Beati sono quei che in pace vivono, perchè saranno in cielo coronati !</i></p>
---	---

Enfin, lorsque Notre-Seigneur lui eut révélé, au convent de Foligno, qu’après deux ans de souffrances, il serait délivré de la prison de son corps et transporté dans le séjour de l’éternel repos, il termina son hymne d’amour par ce cri de reconnaissance :

<p>“ Loué soit mon Seigneur par notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul enfant des hommes ne saurait échapper. Malheur à qui trépassé en état de péché mortel ! Bienheureux, ô mon Dieu, ceux que la mort trouve dociles à vos très saintes volontés, parce que la seconde mort ne pourra les atteindre ! ”</p>	<p><i>Laudato sia il mio Signore per la morte corporale, dalla quale nessun-uomo può fuggire. Guai a quelli che muoiono in peccato mortale, e beati quelli che nell’ora della morte si troveranno nella vostra grazia, per aver obbedito alla vostra santissima volontà, perchè non vedranno la seconda morte delle pene eterne !</i></p>
<p>“ Louez et bénissez mon Seigneur, vous qui êtes ses créatures ; rendez-lui grâces et le servez en toute humilité. ”</p>	<p><i>Laudate e rendete grazie al mio Signore, siategli grati a servitelo, voi tutte creature, con quella umiltà che dovete (1).</i></p>

Tels, sous l’inspiration divine, les trois jeunes gens Ananias, Mizaël et Azarias, se promenant au milieu des flammes de la fournaise de Babylone, comme on se promène sous la brise rafraîchissante du matin, entonnaient leur hymne de reconnaissance.

Œuvre du Seigneur, bénissez-le, louez-le, exaltez son nom dans tous les siècles !

Cieux, bénissez le Seigneur !

Etoiles du ciel, bénissez le Seigneur !

Pluie et rosée, bénissez le Seigneur !

Vents et tempêtes, bénissez le Seigneur !

Feux des étés, bénissez le Seigneur !

Froids des hivers, bénissez le Seigneur !

Lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur !

Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !

Herbes et plantes qui germez dans la terre, bénissez le Seigneur !

Sources et fontaines, bénissez le Seigneur !

Eaux des mers et des fleuves, bénissez le Seigneur !

Poissons qui respirez sous les eaux, bénissez le Seigneur !

Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur !

Animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur !

(1) Marc de Lisbonne, édition quotidienne.

Le *Cantique du Soleil* était à la fois un hymne et une prière. Saint François voulait que ses frères l'apprirent et le récitassent chaque jour. Ce poème est bien court, et cependant toute l'âme du saint, toute la richesse de son imagination, toute la hardiesse de son génie ont passé dans son œuvre, et l'on y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs.

Pour notre saint, la nature matérielle rentrait dans le plan primitif de la Providence, si douloureusement brisé par le péché. Les fleurs étaient pour lui comme le sourire de Dieu ; les astres du firmament lui racontaient la gloire du Tout-Puissant. " Il invitait les fleuves et les mers, les montagnes et les vallées, les prairies et les troupeaux de bêtes, les hommes et les anges à louer leur Créateur ; et il demeurait au centre de ce concert, comme un musicien inspiré, résumant dans son âme toutes les sublimes harmonies." Toutes les créatures, loin d'être un obstacle, devenaient pour lui comme autant d'échelons par lesquels il s'élevait incessamment jusqu'au trône du Très-Haut ; et là où d'autres n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait, comme d'une seconde vue, les rapports éternels entre l'ordre physique et l'ordre moral, entre les mystères de la nature et ceux de la foi. " Ses heures se passaient quelquefois à louer l'industrie des abeilles, et lui qui manquait de tout leur faisait donner en l'hiver du miel et du vin, afin qu'elles ne périssent pas de froid."

Il aimait à proposer pour modèle à ses disciples la vigilance des alouettes. Voyant un jour une troupe de ces oiseaux à la robe grise et cendrée comme la sienne, s'élever dans les airs en chantant, à mesure qu'ils avaient pris quelques grains sur la terre : " Considérez ces douces créatures, dit-il à ses frères. Elles nous apprennent à rendre grâce à notre commun Père qui nous donne le pain de chaque jour, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation." Les alouettes étaient ses oiseaux de prédilection ; il louait en elles leur détachement de la terre, comme il blâmait dans les fourmis leur zèle excessif à faire provision pour l'hiver.

Un soir, au moment où il allait prendre son repos dans son ermitage de l'Averne, il entendit le chant d'un rossignol. Tout joyeux et vivement ému, il pria son compagnon de chanter alternativement avec l'oiseau les louan-

ges du Très-Haut. Sur le refus du frère Léon, qui s'excusa sur sa mauvaise voix, il se mit à répondre lui-même au chantre ailé des bois, et il continua ainsi jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. S'étant trouvé à bout de force le premier, il fit venir le petit oiseau sur sa main, le caressa doucement, le félicita d'avoir remporté la victoire, et dit au frère Léon : " Donnons à manger à notre frère le rossignol ; car, il le mérite mieux que moi." Le rossignol mangea quelques miettes de pain dans la main du séraphique Père, et s'envola avec sa bénédiction.

Après les oiseaux, le saint chérissait d'une affection toute particulière les brebis et les agneaux, parce qu'ils lui rappelaient l'Agneau sans tache, immolé sur le Calvaire pour la rédemption des hommes. Rencontrait-il ces bêtes inoffensives, lorsqu'on les menait à la boucherie, il pleurait d'attendrissement, et ne s'en allait pas qu'il ne les eût rachetées de la mort. Apercevant un jour une pauvre petite brebis qui paissait seulette au milieu d'un troupeau de boucs, il dit à ses frères en poussant un profond soupir : " C'est ainsi que notre doux Sauveur Jésus était au milieu des Juifs et des Phariséens ! " Ses compagnons résolurent d'acheter la brebis ; mais ils n'avaient pas d'argent et ne possédaient rien au monde que leurs manteaux. Un marchand qui passait s'émut de leur peine, paya la brebis et la donna à François." A Notre-Dame-des-Anges, on lui fit présent d'une brebis qu'il accepta avec avec bonheur. Il avertissait sa petite favorite de se montrer attentive à louer Dieu et à ne jamais offenser les Frères ; et celle-ci obéissait fidèlement aux recommandations de son maître. Dès qu'elle entendait les religieux chanter au chœur, elle accourait elle-même à l'église, se rendait à l'autel de la sainte Vierge et saluait par ses bêlements la Mère du véritable Agneau. A la messe, au moment où le prêtre élève la sainte Hostie, elle ployait les genoux et inclinait la tête, comme pour inviter les fidèles à venir adorer leur Créateur, et pour reprocher aux incrédules leurs irrévérences envers l'auguste sacrement de nos autels. Pendant son séjour à Rome en 1522, François menait toujours avec lui un petit agneau. Avant de faire ses adieux à la ville éternelle, il confia cet agneau à son illustre et pieuse amie, Giacomina de Settisoli. Le petit animal, comme s'il eût été formé par le saint aux exercices spirituels, s'était fait l'inséparable compagnon de la noble dame, la suivant à l'église, y restant et en revenant avec elle. Le

matin, était-elle endormie ou moins diligente à se lever ? il allait à son lit, la réveillait par ses bèlements, et pressait sa toilette, comme pour lui rappeler que l'heure était venue d'aller servir Dieu. Aussi Giacomina conservait-elle avec un amour mêlé d'admiration cet agneau merveilleux, qui, de disciple de saint François, était devenu pour elle un maître en dévotion."

N'oublions pas un autre détail qui n'est petit qu'en apparence : car, rien n'est petit aux yeux de la foi. Notre Bienheureux écartait d'une main délicate les vers qu'il rencontrait sur le chemin, de peur qu'ils ne fussent écrasés sous les pieds des passants. Le Psalmiste n'avait-il pas dit du Christ : " Je suis un ver, et non pas un homme ? "

Aux yeux de François, les créatures inanimées avaient un langage et un sens mystérieux. Il aimait notre sœur l'eau, parce qu'au baptême elle porte le sang de Jésus-Christ; et quand il se lavait, il cherchait un endroit où, en tombant, elle ne pût être souillée. Il révérait dans les pierres la figure de Celui qui est la pierre angulaire de l'Évangile. Il recommandait à ses frères, lorsqu'ils coupaient le bois sur la montagne, de laisser de forts rejets, en souvenir du Verbe incarné qui a voulu mourir pour nous sur l'arbre de la croix. Il voulait encore qu'on cultivât en toute saison, dans le jardin du couvent, un carré de fleurs odoriférantes, en mémoire de cette fleur mystique qui est sortie de la tige de Jessé, et dont le parfum réjouit tout l'univers.

Un de ces bons mots qui lui échappaient souvent, nous semble résumer toute sa pensée sur ce sujet. On se souvient avec quel respect il relevait tout lambeau d'écriture laissé dans la poussière, de peur de fouler aux pieds quelque passage qui traitât de Dieu ou des perfections divines. Comme un de ses disciples lui demandait un jour pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : " Mon fils, répliqua-t-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le glorieux nom du Seigneur; car, le bien que renferment ces écrits n'appartient pas au paganisme ni à l'humanité, mais à Dieu seul, auteur et source de tout bien. " " Et, en effet, toutes les littératures sacrées et profanes sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles ? "

Ainsi notre saint, prêtant l'oreille aux secrètes harmo-

nies du globe, était attentif à les faire remonter jusqu'au trône de l'Éternel. C'est là un des côtés les plus touchants de son caractère ; tous les historiens l'ont saisi, et ils n'ont pas manqué de célébrer dans François d'Assise le grand amant de la nature. Rien de plus juste ; mais nous ne devons pas oublier qu'il n'a été tel, que parce qu'il s'est d'abord montré l'un des plus fervents adorateurs de Dieu qu'il y ait jamais eu. Quand donc enfin nos savants modernes s'inspireront-ils des mêmes principes et du même esprit que les saints ? Quand donc auront-ils le courage de briser les chaînes de fer dans lesquelles une science orgueilleuse, fautive et stérile, tient la vérité captive ? En ce jour-là (et plaise au ciel qu'il vienne bientôt !), ils comprendront, comme saint François, que la création est un poème sublime dont toutes les syllabes nous redisent l'adorable nom de Dieu.

(A suivre.)

RAFLE.

La raffle de l'Enfant, Jésus a rapporté la somme de \$125.00. Le numéro gagnant, 2566, appartenait au rév. J. Savariat.

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

LE SCAPULAIRE DU SACRÉ-CŒUR

ET

LA JEUNE MARGUERITE.

Le Scapulaire du Sacré-Cœur est l'insigne officiel de notre sainte Ligue, et, dans les cérémonies publiques, bon nombre de nos fervents Associés se font gloire de porter cette livrée du Cœur de Jésus. Bien souvent déjà ce scapulaire béni a opéré de vrais prodiges, et nos *Messageurs* maintes fois se sont fait l'écho de ces faveurs

miraculeuses. Nous relatons aujourd'hui la suivante, emprunté *Messenger anglais*. Elle est touchante à lire et prouve que le divin Cœur, grâce à l'*Apostolat de la Prière*, compte des adorateurs et des privilégiés aussi bien sur les bords du Gange, à Calcutta, que dans le sein de nos contrées chrétiennes.

Voici cette relation envoyée de Calcutta (Indes anglaises), le 20 septembre 1887 :

“ Mon révérend Père, Marguerite a deux ans ; elle est la plus jeune d'une famille de huit enfants, quatre garçons et quatre filles, demeurant à quelques mètres de ma maison, à Bow-Bazar (Calcutta).

“ C'était un dimanche, 4 septembre. A deux heures et demie de l'après-midi, le père revenait du marché avec une provision de joujoux et de friandises pour ses enfants. Il les déposa sur une table, qu'entoura bientôt la jeune troupe ; mais Marguerite, trop petite pour atteindre une part du butin, fut mise sur la table. Cependant le père s'absenta pour aller changer d'habits ; les enfants s'éloignèrent un peu de la table, tout occupés de ce qui leur était échu, et la mère eut à donner son attention ailleurs, quand soudain un craquement et un cri se font entendre ; la petite Marguerite était tombée, la tête la première, de la table sur le carrelage.

“ L'enfant est à l'instant relevée, mais demeure insensible et sans mouvement. Alors la mère court à l'hôpital, qui est tout proche, et le docteur lui dit :

“ — Madame, votre fille a reçu au cerveau une très forte percussion ; l'ébranlement a été trop violent, et le mal est sans remède ; vous pouvez mettre de la glace sur la tête de l'enfant, mais je ne peux rien faire pour la sauver.”

“ La mère désolée revient à son logis avec son précieux fardeau, et fait appeler immédiatement un autre médecin. Il arrive à cinq heures. Après avoir examiné la petite mourante !

“ — C'est inutile, dit-il à la mère, d'appeler un médecin, ce n'est qu'une perte d'argent : le mal est sans remède.”

“ La pauvre mère presque hors d'elle-même, ne sait que faire. Sa petite Marguerite gisait comme sans vie, et la mort était imminente ! il était sept heures.

“ — Que faire ? s'écriait la mère infortunée ; qui sauvera mon enfant ? N'y a-t-il vraiment aucun remède ?

“ — Mère, répondit tout à coup l'aîné des garçons âgé de douze ans, j'ai le scapulaire du Sacré-Cœur.

“ — Oh ! c'est ce qu'il me faut ! ”

“ Et d'une main tremblante, la mère saisit le scapulaire ; puis se tournant vers le petit autel de la chambre à coucher, elle fit une fervente prière et appliqua l'insigne du sacré-Cœur sur la poitrine de l'enfant.

“ — O sacré Cœur de Jésus, guérissez ma fille ! s'écriait-elle en pleurant.”

“ Presque aussitôt Marguerite poussa un grand cri, et parut sortir d'un profond sommeil. Elle reconnut à l'instant sa mère, et, bien qu'il lui restât encore un peu d'agitation, à huit heures du soir la guérison était complète : le sacré Cœur l'avait sauvée !

“ Aujourd'hui, avant de relater ce fait, j'ai été voir la petite miraculée. Elle était en train de jouer, et elle est aussi bien portante et aussi gaie que les sept autres enfants. Le père me dit alors :

“ — Ce scapulaire est devenu un grand trésor pour moi, et désormais il sera mon unique remède.”

“ Je dois ajouter que le père et la mère font partie de l'*Apostolat de la Prière*. Cette Oeuvre s'étend rapidement ici, et, dans ma chapelle seule de Bow-Bazar, il se fait plus de cent communions le *premier vendredi du mois* par les membres de la *sainte Ligue*.”

Ainsi s'exprime notre correspondant. Puisse cette insigne faveur inspirer, de plus en plus à tous nos Associés une grande estime pour le scapulaire du Sacré-Cœur ; qu'ils aiment à s'en revêtir et à le porter *extérieurement*, dans les églises, au jour des réunions mensuelles et des cérémonies religieuses de l'*Apostolat*. — (*Message*.)

L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE, A QUÉBEC

Nous lisons dans le *Message du Cœur de Jésus* :

Le R. P. Nolin, Directeur supérieur de notre Oeuvre en Canada, vient de recevoir d'un éminent Pontife de ce pays, toujours si catholique et si français, une lettre dont nous recommandons les expressions énergiques à l'attention de nos lecteurs. Pour ce digne évêque, donner mission de propager l'Apostolat de la Prière, c'est “ donner mission de combattre et d'anéantir toutes les offenses envers DIEU ; ” cet Apostolat est un remède qu'il faut employer “ pour faire disparaître peu à peu les misères et les désordres, ” et cela dans *les causes désespérées*.

Nous faisons suivre la lettre de Mgr Moreau de quelques lignes qui nous parviennent d'une autre région du Canada.

Saint-Hyacinthe, le 25 novembre, 1887.

“ Mon cher Père,

“ Apprenant que vous êtes chargé par vos supérieurs du soin de répandre partout la pieuse dévotion de l'Apostolat de la Prière, je viens vous prier d'étendre votre zèle jusque dans mon diocèse pour l'extension de cette belle Association.

“ Comme avec la prière et l'union dans la prière on peut tout, même dans les causes désespérées, j'ai grande confiance que l'Apostolat de la Prière, solidement établi dans mon diocèse, en fera disparaître peu à peu les misères et les désordres sur lesquels j'ai à gémir.

“ En vous donnant mission pour l'Apostolat de la Prière, je vous donne mission de combattre toutes ces offenses de DIEU, et de les anéantir du milieu de mes chères ouailles.

“ En vous priant d'agréer mes vœux les plus sincères pour le succès de votre croisade.

“ Je demeure votre tout dévoué et reconnaissant en Notre-Seigneur.

“ L.-Z., évêque de Saint-Hyacinthe. ”

“ Le nombre des Associés — nous écrit-on de Québec — augmente d'année en année d'une manière étonnante. Aujourd'hui nous en comptons dans notre cité 11,040 des trois Degrés, et 575 abonnés au *Petit Messager du Cœur de MARIE*.

“ La Communion réparatrice, que nous faisons au commencement de chaque mois, offre un spectacle des plus touchants et des plus édifiants. Qu'il est beau de voir cette masse d'hommes pieux et recueillis (*les hommes l'emportent sur les femmes pour le nombre*), s'approcher de la sainte Table, en portant fièrement sur leur poitrine le scapulaire du Sacré-Cœur ! “ Guerre au respect humain ” semble être leur devise.

“ A la dernière de ces communions, deux prêtres ont mis trois quarts d'heure à distribuer le pain des Anges à ceux qui étaient venus s'asseoir à la table du festin.

“ Le premier vendredi de chaque mois est une fête bien-aimée de nos Associés. La communion est toujours

très nombreuses dans toutes les églises de la ville. Notre réunion mensuelle a lieu ce jour-là.

“ La fête du Sacré-Cœur a été précédée pour nous d'une retraite de cinq jours, et cette retraite a laissé de doux et fructueux souvenirs dans tous les cœurs. Le matin de la fête, la sainte communion réunissait une affluence considérable et le soir, nous faisons la procession du Saint-Sacrement, suivie de la consécration des Zélatrices. Notre dévoué Directeur n'avait rien épargné pour donner à cette cérémonie toute la pompe et l'éclat possibles. La procession se composait de Zélatrices, vêtues de blanc; les unes portaient de riches bannières du Sacré-Cœur et de la Vierge MARIE; d'autres soutenaient des oriflammes enrichies d'or et de dessins symbolisant les mystères du Rosaire, et enfin, les plus jeunes venaient déposer des fleurs et des couronnes devant le Sacré-Cœur de JÉSUS. Les autels, tout étincelants de lumières, disparaissaient sous des bouquets des fleurs les plus riches et les plus variées. En un mot, l'intérieur du temple présentait un coup d'œil féérique.

“ Le mois du Sacré-Cœur est célébré, chaque année, avec pompe dans notre ville, ainsi que le mois de MARIE. Nous faisons tous les ans un magnifique pèlerinage au célèbre sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. Cette année, près de 1,000 Associés ont pris part à ce pèlerinage. Cette pieuse démonstration de foi chrétienne est réellement imposante, et un grand nombre de pèlerins obtiennent toujours des faveurs signalées. “ E. L. ”

Lorsque tu traverses une rue après la pluie, tu marches avec précaution sur la pointe du pied, en cherchant les pierres blanches; mais si, par imprudence, tu fais un faux pas qui souille de boue ta chaussure, alors tu te décourages et tu ne prends plus soin de te garantir des taches.—Jeune homme, préserve bien ton âme de la première éclaboussure.

NECROLOGIE.

Delle Elmyre Laviolette dite Sœur Saint-François d'Assise, décédée le 7 décembre 1887, à l'âge de 61 ans, après 25 ans de profession dans le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise.

R. I. P.